

## Recherches sociographiques



### Mythes d'Anticosti

Louis-Edmond Hamelin

Volume 23, Number 1-2, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, I. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055978ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055978ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

#### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Hamelin, L.-E. (1982). Mythes d'Anticosti. *Recherches sociographiques*, 23(1-2), 139–162. <https://doi.org/10.7202/055978ar>

Article abstract

Mythes d'Anticosti

## MYTHES D'ANTICOSTI

Anticosti compose la terre mythique la plus riche du Québec, si l'on fait exception de certains écoumènes amérindiens ; au cours des ans, à l'histoire vraie et factuelle s'est ajoutée, au sujet de nombreux phénomènes ou personnages, une charge déformée par l'imagination et relevant surtout du mental. L'histoire totale d'Anticosti comprend nécessairement un volet fantaisiste, peu vérifiable, auquel on ne croit pas mais que l'on aime néanmoins retrouver. Toute tentative de réduction des faits à une stricte authenticité, c'est-à-dire toute démythification, conduirait à un appauvrissement culturel régional, à l'érosion de la riche dimension folklorique de la Grande Île.

La situation géographique semble avoir favorisé les interprétations amplificatrices des événements. D'abord, Anticosti n'appartient pas à la « Grande terre » ou « terre ferme ». Elle est seulement située en avant du continent, d'où l'hypothèse logique (mais jugée officiellement fausse) de l'origine *antecosta* du toponyme Anticosti, dans la cartographie ibérique. L'île a toujours été isolée, volontairement ou pas. Après 1880, l'on a développé le concept du « vote par télégraphe ». « Il est défendu de débarquer », proclamait le premier règlement de la maison Menier, en 1896. Par rapport aux régions avoisinantes, la traversée la plus courte est celle de la Minganie, mais, elle aussi, comporte des risques. Anticosti a été longtemps négligée, comme tout l'Est du Québec d'ailleurs ; elle a été encore moins desservie par bateaux réguliers que la Basse Côte-Nord. Même aujourd'hui, les chasseurs et pêcheurs n'atteignent pas les lieux facilement ; ainsi, les autorités du Québec peuvent contrôler les entrées et sorties aériennes de la très grande majorité des voyageurs. De plus, la quasi-omniprésence d'une large batture dont la mince nappe d'eau à marée haute pouvait faire échouer de modestes voiliers a marqué plus que tout autre facteur l'âme d'Anticosti ; d'un côté, la crainte des désastres a créé des marins bien « peureux » ; d'un autre, la triste histoire de la mer et les difficultés de débarquement ont longtemps retardé la colonisation ; au recensement de 1871, il n'y avait que cent deux insulaires. En fait, les premiers peuplements de longue durée ont été les sites des phares et des « dépôts de provisions », ces tristes refuges pour naufragés, double solution

que le gouvernement canadien avait trouvée, à partir de 1831, aux problèmes de la dangereuse navigation périphérique aux côtes anticostiennes. Une ligne télégraphique desservant environ 60% du littoral et un ou deux câbles sous-marins constituaient d'autres moyens de désenclavement; de 1885 à 1906, le nombre des stations télégraphiques augmenta de quatre à treize. Le long isolement de l'île, en défavorisant les informations exactes et rapides, fournissait un milieu très fertile à la culture des petites histoires. Anticosti étant un au-delà, elle pouvait naturellement être interprétée comme un cimetière, une énigme, une île étrange, mais pourquoi pas aussi un paradis.

Le déroulement historique de l'île a connu six grandes périodes, utiles pour situer les faciès mythiques. a) La longue ère antérieure aux Blancs, avant le XVII<sup>e</sup> siècle et pour laquelle les documents archéologiques demeurent insuffisants, compose la première période. b) De 1680 (environ) à 1830 surviennent les premières tentatives de peuplement. c) Puis, de 1831 à 1895, des naufrages, des phares et la pêche périphérique assurent une certaine permanence dans des résidences ponctuelles périphériques; l'anglophonie domine. d) L'ère française Menier suit et comprend une tentative originale de développement intégré, surtout dans l'ouest de l'île. e) À partir de 1926 et jusqu'à 1973, l'île se spécialise dans la production de la pâte destinée à des papeteries extérieures. C'est l'ère du bois, sous la direction de compagnies de langue anglaise. f) Depuis 1974, le Québec, propriétaire, cherche la meilleure vocation de l'île.

Plus qu'ailleurs au Québec, Anticosti a connu une histoire franco-anglaise très contestée, ce qui semble avoir contribué tant à l'enracinement des déformations qu'au dédoublement culturel des versions. L'histoire de la colonisation, de la politique, de l'exploitation des forêts, de la pêche au saumon, de la navigation périphérique, des petites guerres religieuses et même du langage exprime la rencontre d'influences française (de France), britannique, canadienne, états-unienne, québécoise et autres. Il n'y a pas de réponse simple à la question: l'île a-t-elle été française ou anglaise? Les états changent à la fois dans le temps et dans les régions insulaires, à considérer l'ethnie des colonisateurs et celle des colonisés. Une vue très générale des choses indique que la majorité des Anticostiens ne sont devenus des Canadiens de langue française qu'au cours du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle; l'étude des noms des confirmés précise même que la francophonisation s'est faite plus tôt dans la façade occidentale de l'île qu'ailleurs. L'arrivée des Menier a évidemment accentué ce mouvement de « reconquête ». La francophonie a été davantage présente par la France et les Anticostiens eux-mêmes que par le Québec qui n'est arrivé que tardivement. La double présence alternative ou chevauchante de langues française et anglaise a déformé maints faits culturels; elle pourrait contribuer à rendre compte de la grande variation d'écriture de l'anthroponyme Menier; les épitaphes des cimetières de l'île donnent le choix entre Port Ménier, Port Meunier, Port Menier, Port-Ménier et Port-Menier.

Les divers acteurs, « transmetteurs d'histoires », héros ou martyrs de la mythologie insulaire se trouvent avant tout dans les neuf catégories d'individus qui portent référence à Anticosti; voici une typologie fonctionnelle des habitants suivant une trame plutôt historique. Les deux premiers groupes ne concernent guère la terre anticostienne comme telle.

1. *Les pêcheurs au large de l'île.* Les meilleures années ont pu attirer plusieurs milliers de ces *floaters* dans la partie septentrionale du golfe du Saint-Laurent. Ces pêcheurs sans comptoirs n'avaient que de rares contacts avec une île ceinturée d'une batture meurtrière.

2. *Les victimes des naufrages.* Leur nombre varie de quelques centaines à quatre mille, suivant des « racontars ». La plupart des naufragés appartenaient à des populations tout à fait étrangères à l'île. Certains des malheureux ont leur épitaphe. Si le siècle à catastrophes fut le XIX<sup>e</sup>, le plus connu des rescapés est néanmoins le R.P. Emmanuel Crespel, en 1736. Les autres groupes démographiques se rapportent soit à la population résidante soit à plusieurs types de populations temporaires.

3. *Les Anticostiens authentiques.* Ce sont les hivernants, ceux qui demeurent dans l'île au moins plusieurs années et qui la considèrent comme leur patrie; leur nombre total n'a jamais dû atteindre mille, en même temps. Ces gens ont été pêcheurs, travailleurs forestiers, artisans, employés dans divers services et chômeurs. Le célèbre Louis-Olivier Gamache, Joseph Schmitt, médecin durant huit ans, et l'actuel informateur Charlie McCormick ont fait ou font partie de cette catégorie. En octobre 1980, la population permanente se fixait à deux cent quatre-vingt-onze individus, dont 44% de femmes. Plusieurs de ces familles se sont établies à l'île lors de la réanimation économique des années 1926-1930.

4. *Les pêcheurs commerciaux en résidence brève.* Plutôt que de vivre sur des bateaux importants comme les *floaters*, ils touchaient terre momentanément. Cette population flottante variait, d'une saison de pêche à l'autre, de quelques dizaines à plusieurs centaines d'individus; elle occupait divers sites côtiers, par exemple la fameuse Baie-du-Renard. L'on pêchait surtout « à terre » (à proximité des côtes). Certains pêcheurs auraient vu avec frayeur des bateaux, des capitaines et des marins fantômes, sortes d'« onni » ou objets navigants non identifiés. Cette forme d'occupation légère et dispersée a grandement diminué avec l'arrivée de Menier.

5. *Les salariés temporaires de la forêt.* Dans l'île, les bûcherons ont commencé à « couper » vers 1910. Le nombre de ces « saisonniers » a considérablement varié d'une période économique à l'autre. C'est peut-être durant l'ère du bois (1926-1973) qu'ils ont été les plus nombreux, avec peut-être trois mille personnes. Par moments, ils pouvaient donc composer une masse démographique beaucoup plus importante que celle des habitants permanents. Des écrivains de l'imagination (N. DUMAY, 1976) ont choisi leurs héros parmi ces salariés qui vivaient dans des camps. Ce type de travailleurs n'existe plus.

6. *Les pêcheurs sportifs*. Le référent de cette catégorie d'Anticostiens de passage est la prise du saumon, *a sport of Kings*. Par an, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il devait y avoir quelques dizaines de pêcheurs indépendants. La maison Menier a organisé cette pêche recherchée au bénéfice d'un groupe d'habitues et d'invités, de type VIP (*very important person*). Le Fonds Menier déposé aux Archives nationales du Québec comprend un « Livre de pêche » qui donne des statistiques détaillées pour la période 1895–1926. Ils étaient ou sont pêcheurs de rivière, non pêcheurs de mer, comme ceux des catégories 1 et 4. En 1980, cent soixante et un pêcheurs de luxe ont séjourné dans l'île, une ou deux semaines. De même fonction se trouvent les braconniers dont le nombre est cependant inconnu. Le Jupiter se présente comme le cours d'eau le plus recherché du Québec et peut-être de l'Amérique du Nord.

7. *Les chasseurs sportifs*. Vers 1900, la grande chasse était celle de l'ours. Grâce à l'introduction du chevreuil par Menier, Anticosti est devenue le « paradis » de la chasse à cet animal, au fusil et, depuis peu, à l'arc. La pratique de ce sport, comme celui du saumon, coûte cher ; un non-résidant paye 1 250 \$ pour quatre jours aux pavillons Jupiter, saison 1981. Anticosti a accueilli mille cinq cents chasseurs en 1980.

8. *Les visiteurs*. À peu d'exceptions près, les interdits de séjour qui, de 1896 à 1974, touchaient tous les non-invités à la chasse ou à la pêche ont retardé la formation de cette catégorie d'individus. La prédiction de Charles Baillargé (1900) à l'effet « que peut-être avant deux ans cette île va devenir une place d'eau, où les touristes vont affluer en masse » n'est jamais devenue une réalité. Ils demeurent peu nombreux les amateurs de la forêt, de la mer, des vallées et des sites historiques d'Anticosti. L'administration n'en a repéré que deux cent dix, en 1980. Les écrivains de l'île auxquels on doit une bonne partie du corpus légendaire d'Anticosti entrent dans ce groupe ; entre autres, les capitaines Pierre Fortin et Napoléon Lavoie ; les abbés J.-B. Ferland, V.-A. Huard et Charles Guay ; les Français Paul Combes et J. Despêcher ; des gens de langue anglaise comme J. Richardson, A.R. Roche, J.U. Gregory, L.R. Scheult et E.E. Wilson ; enfin, des Québécois, tels N.-H.-E. Faucher de Saint-Maurice, Joseph Bureau, Nazaire Levasseur, Charles Baillargé, Arthur Buies, Armand Lavergne, Marie-Victorin et Damase Potvin. Vers 1973–1976, des dizaines de chercheurs de toutes disciplines se sont également rendus à Anticosti, la plupart pour de courtes périodes.

9. *Les employés des services*. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la navigation, la surveillance du territoire, la colonisation et la religion ont dû faire naître les premières générations de ce type de travailleurs mais c'est l'ère Menier (1896–1926) qui a institutionnalisé ce système d'employés ; le plus célèbre d'entre eux fut certes Georges Martin-Zédé, le gouverneur en titre de l'île qui fit environ trente « campagnes » de France à Anticosti. Les grandes années de l'exploitation forestière (1926–1930 ; autour de 1950) ont certes créé des besoins spécifiques au plan des services. L'on connaît H. Valiquette pour avoir été un mémorable

contremaître de la production de « pitoune ». Depuis que le Québec est propriétaire et gérant de l'île (1974), le nombre de ce type d'employés a augmenté car des guides et des gardiens sont nécessaires à l'exploitation sportive du territoire. Dix-neuf cent quatre-vingts a connu cent soixante-trois de ces travailleurs saisonniers, dont les femmes représentaient 16%.

La catégorie 3 est pratiquement la seule à comprendre des représentants d'une pyramide démographique complète : enfants, adultes et personnes âgées. Au plan de la provenance des habitants temporaires, ont dominé ou dominent les bordures québécoises du golfe : Gaspésie, Côte-Nord et Îles-de-la-Madeleine ; au siècle dernier, l'on venait également de Terre-Neuve ; présentement, le Nouveau-Brunswick fournit des employés. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les principaux groupes d'individus appartenaient aux catégories, 1, 2 et 4. La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a surtout connu les groupes 3, 5 et 6. Présentement, les catégories 3, 6, 7, 8 et 9 composent les ensembles les plus nombreux et caractéristiques.

Les neuf groupes ont joué différents rôles au chapitre de la mythologie anticostienne. Les rescapés de la catégorie 2 ont eux-mêmes créé une partie des légendes et les naufrages ont été l'objet de toutes sortes d'interprétations et de craintes. Le groupe 3, pour une part, constitue la mémoire de certains passés et

*Panneau d'information historique*

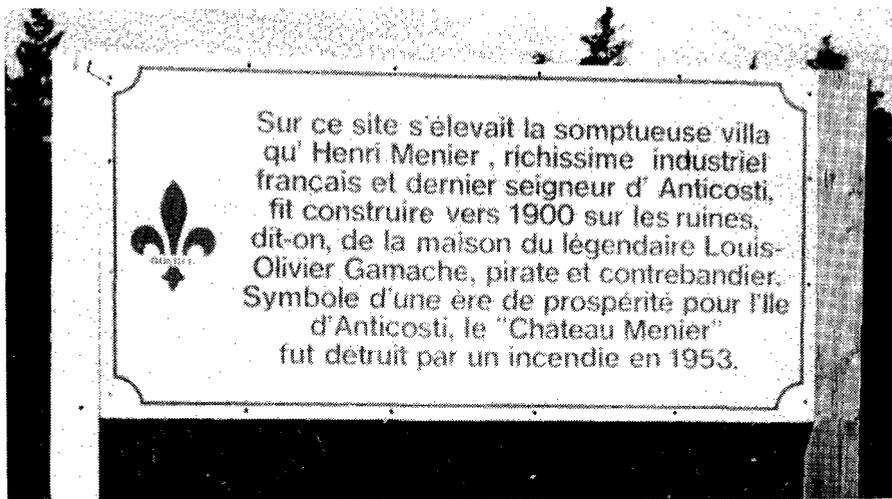


Photo Louis-Edmond Hamelin, 1977.

Le vocabulaire de cette plaque officielle du Québec traduit l'émotion que peut provoquer l'histoire d'Anticosti. Avec des mots comme « somptueuse villa », « richissime », « seigneur », « légendaire », « pirate et contrebandier », « prospérité », le rédacteur semble s'être efforcé de choisir des signifiants propres à ouvrir l'appétit des lecteurs sur certains dits d'Anticosti.

possède des informateurs. Les entités 6 et 7 fournissent évidemment des matières à raconter. La plupart des catégories, notamment les 4, 5 et 9, ont servi et servent encore d'excellents véhicules aux légendes d'Anticosti.

L'on ne pourrait attendre de nous une mythologie approfondie. Point d'analyse sémiotique de chaque thème comme point d'examen comparatif des différentes versions d'un même corpus. Plutôt que de nous attarder à des études classiques de signification, nous nous en tiendrons à la présentation de quelques textes fabuleux, accompagnée de commentaires faits à la lumière de contextes et de référents. Bref, un simple effort de saisir l'« inter-dit » dans les dits.

### *Moyens de transport lors d'expéditions de pêche*

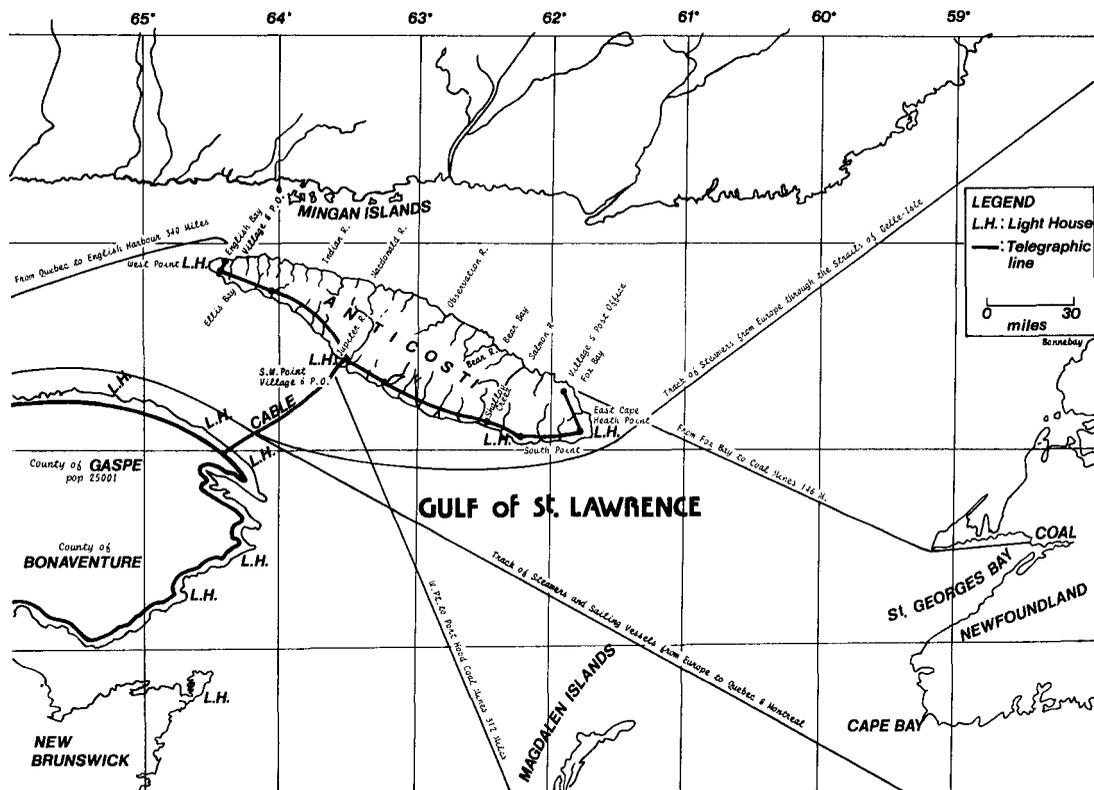


Photo Collection Menier, vers 1920.

Le Jupiter, affluent de la façade méridionale d'Anticosti, est la reine des cours d'eau à saumons. Jusqu'à récemment, et encore, il s'agissait d'une pêche élitiste sur invitation. L'on venait de Port-Menier en bateau, peut-être même sur le yacht princier d'Henri Menier, *La Velléda*, puis *La Bacchante*. Le Jupiter dont le lit est installé dans des terrains sédimentaires perd beaucoup par infiltration, la profondeur de la nappe est faible et l'eau claire. Le haut rang des pêcheurs (Gouverneur général du Canada, Sir Lomer Gouin...), l'honneur des hôtes et la nature vierge nécessitaient une organisation à grand déploiement. La « barque de Cléopâtre » et des attelages de chevaux composaient les types les plus solennels de déplacement. Cette barque était une embarcation à fond plat et « ferrée » pour glisser sans dommage sur les seuils rocheux du lit ; elle était munie d'un baldaquin blanc servant à protéger des rayons du soleil lors de banquets pris sur l'eau ; donc loin des moustiques des rives ; des toiles latérales pouvaient se rabattre en cas de pluie. Des attelages de chevaux montés tiraient la barque au loin ou transportaient les pêcheurs aux mouilles poissonneuses (fosses ou *pools*). Le saumon de Jupiter en particulier faisait les frais des relations familiales, sociales et politiques de l'empire Menier, puis, plus tard mais différemment, ceux de la *Consol*.



## Anticosti peu avant l'arrivée de Menier



L'original de cette carte, publiée à Londres en 1885, accompagnait un prospectus fort alléchant sur les avantages de l'île (agriculture, pêche, chasse et transport). Pour sa part, l'Allan Line Royal Mail Steamers offrait des *assisted passages* aux colons de même qu'aux *Female Domestic Servants*.

Le document nous informe des trajets des transatlantiques (bateaux à vapeur ou encore à voiles), du récent câble sous-marin reliant Anticosti à la Gaspésie, de la « ligne télégraphique » suivant le rivage méridional de l'île, des trois villages et bureaux de poste d'English Bay, de Fox Bay et de S.W. Point, enfin des quatre phares de West Point, S.W. Point, South Point et Heath Point. En outre, l'on indique deux sources possibles de charbon de l'extérieur. Ce tableau de l'écoumène, rédigé en langue anglaise, n'avait pas beaucoup changé depuis une quarantaine d'années et il restera valable jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour 1891, le *Recensement* donnera 253 habitants.

En fonction de la charge mythique d'Anticosti, ce document apparemment anodin se situe dans une phase de « réparation de réputation ». Les villages rappellent davantage de purs plans de développement que des agglomérations dûment organisées. On ne fait plus allusion aux nombreux naufrages et l'on ne localise aucun « dépôt de provisions », destiné aux sinistrés. L'île était passée d'enfer à paradis.

Un système télégraphique relativement élaboré pour avertir des désastres de navigation venait de faire l'objet d'une motion au parlement fédéral en vue de son utilisation comme véhicule électoral ; Anticosti produirait alors des « votes par télégraphe ». Un tel moyen de votation a alimenté, dans tout le Québec laurentien, une tradition haute en couleurs.

SOURCE: The Governor and Company of the Island of Anticosti, *The Settler and Sportsman*, London, Morris, 1885.

*Image de l'île: ribambelle de qualificatifs excessifs*

Il ne faudrait pas croire que le fabuleux d'Anticosti ne concerne que des événements singuliers. Toute l'île a été et est encore l'objet d'appréciations qui se situent bien au-delà d'un réel tangible et justifiable; même à ce niveau d'ensemble, la légende a des mots traduisant des espoirs illimités ou une amertume inconsolable. La réputation globale d'Anticosti semble se déchirer en deux pôles opposés, pôles vieux comme le monde chrétien: le paradis ou l'enfer. Puisque par définition, l'île n'est ni l'un ni l'autre, l'on voit tout l'excessif, toute la violence de telles évaluations. Même un relevé fort incomplet des épithètes reflétant les perceptions de l'île nous convainc de la puissance évocatrice des sémènes déclarés ou narrés.

En langue française, l'on trouve au moins quatorze qualificatifs que MarieVictorin (1920) classe sous le générique de « litanie »; six du côté positif, soit Reine du Golfe! Terre de lumière! Clef du Saint-Laurent! Paradis de la chasse! Royaume vierge! Nef de verdure! Huit du côté négatif, avec Cimetière du Golfe! Île mystérieuse! Mégère des brumes! Ogresse insatiable! Terreur des marins! Pieuvre des naufragés! Arche de la faim! Mer du désespoir!... En fait, les évocations sont beaucoup plus nombreuses que ne l'indique cette liste poétique. Celles qui avantagent l'île sont: Perle! Perle du Golfe! Pays de rêve! Paradis de la pêche! Île de Chocolat (référence à l'entreprise Menier)! Lieu privilégié! Presque le paradis! Nature extraordinaire! La Bonne vie! Endroit idéal! Domaine unique au monde! Rêve protégé! Émeraude du Golfe! Arcadie! Comme description plus prosaïque: Futur centre industriel du Canada! Au grand dam d'Anticosti, traînent aussi dans les écritures: État entièrement stérile (1880)! Côte à épaves! Prison! Paradis perdu! Île maudite! Île ignorée (Martin-Zédé, 1938)! Immense tristesse! Implacable défi! Éternelle désolation! Terre ingrate! Rôle nul! Éléphant blanc (1980)!

La langue anglaise a laissé de semblables écarts d'appréciation avec: Canada's Hermit Isle! Jinx Island! Enigmatic Island! Nugget of the North! Feudal Realm! Untamed Island! Barbaric Charm! mais aussi Barren! The Graveyard of the Gulf! Impromising Appearance (1856)! et Strangest Island of the World!

Si les écrivains n'ont cessé de juger Anticosti sous forme allégorique ou symbolique, l'opposition paradis/enfer n'est pas loin d'avoir connu un cycle au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, un renversement très net s'est établi dans la narration, au cours des années 1870. Auparavant, Anticosti faisait naître répulsion et frayeur; après, elle sera jugée bonne terre de peuplement. Dès 1872, la publicité faisant suite au premier grand plan de colonisation parle même d'*hundreds of thousands* d'habitants possibles. Les développeurs du temps ont compris qu'il fallait transformer la réputation anticostienne et une île d'inconvénients est devenue une île pleine de mérites. En France, reflet tardif de ce changement complet de réputation, le rapport Combes (Paris, 1896): « Les résultats de mon

exploration détruisent de fond en comble la légende d'Anticosti "l'Inhospitalière". » Le langage appréciatif d'Anticosti s'est donc balloté d'un pôle-lieu de désolation à un pôle-terre bénie.

Les vantardises tout comme les anathèmes, qu'ils apparaissent successivement ou parallèlement, sont bien davantage sortis de l'imagination des visiteurs et travailleurs étrangers que de celle de ces Anticostiens authentiques caractérisés par une résidence prolongée.

*L'ours, « principal personnage »*

Par rapport aux moustiques, l'ours constitue un « vieux » sujet puisqu'il fait partie de l'histoire quadricentenaire d'Anticosti.

Cet animal aurait d'abord donné son nom à toute l'île, du moins à certains lieux. De longues discussions sur l'origine du mot Anticosti n'ont pas éliminé l'hypothèse suivant laquelle il pouvait être une déformation d'un terme amérindien probablement utilisé par plus d'une ethnie indigène (Montagnais, Iroquois, Micmac...) et écrit par les Blancs (francophones comme anglophones) de différentes façons. L'on rappelle *Natisc(k)otec*, *Naticousti* ou *Natiscosti* ou *Nadicousti*, *Natiskuan*, *Natiscosee*, de même *Natashquan*, *Natashkouch* ou *Natascouch*, *Natascoutek* ou *Natascotek* et *Natascouel*... Quoi qu'il en soit, ils signifient « le lieu où l'on prend l'ours ». Étant donné que les Amérindiens dénommaient plutôt des lieux précis que des grands ensembles, nous doutons qu'ils aient utilisé ce mot pour l'ensemble de l'île. Et Champlain a dû refléter une toponymie amérindienne de petits lieux lorsqu'il a mentionné sur sa carte de 1632 le modeste poste de : Port-aux-Ours. La toponymie moderne comprend un Cap de l'Ours, une Baie de l'Ours, une rivière de l'Ours de même qu'une Baie Natiscotec et une Rivière Natiscotec au nord-est de même qu'un Cap à l'Ours au sud-ouest.

En deuxième lieu, l'ours était objet de chasse suivant les fantaisistes versions des chasseurs. En voici une première.

« Le soir, au coin du feu, maints trappeurs racontent encore des histoires merveilleuses... mais nulle à mon avis ne vaut celle de l'ours tué au vol.

« Tétu avait ouï-dire qu'une baleine morte était venue atterrir à quelques lieues de son habitation... Il part, accompagné de Crispin, son homme de peine, bien décidés tous deux à tirer du cétacé toute l'huile qu'il pourrait rendre... Mais ils avaient été devancés par des rôdeurs de grève encore plus alertes qu'eux, et deux ours noirs s'en donnaient à cœur joie, le museau plongé dans les flancs du monstre, mangeant comme deux clercs échappés de carême, et ne s'interrompant de fois à autre que pour respirer longuement et pour lécher leurs babines toutes ruisselantes de lard.

« Sa vie de trappeur, autant qu'une certaine fable de Lafontaine, avaient mis Tétu au courant des habitudes rusées de maître *Ursus*; aussi fit-il signe à son compagnon de ne pas trop se presser de tirer. L'ours, dont la fourrure soyeuse devait orner l'arrière d'une carriole se présentait mal; il fallait attendre le moment favorable pour le prendre à l'œil ou au cœur.

« Crispin, rendu nerveux par l'appât du butin, avait déjà épaulé. V'lan ! le coup part : la balle ricoche sur le museau de l'ours et va, comme Jonas, se perdre dans le ventre de la baleine. Le second ours, plus gourmet et sans doute de meilleure famille que son camarade, avait réussi, pendant le colloque des chasseurs, à se hisser sur le dos du cétacé ; c'était sa manière à lui de mettre la main au plat. La détonation du fusil était venue le surprendre là, et tout effrayé, perdant la tête comme Balthazar au milieu de son festin... il s'était élancé dans l'espace où la balle de Tétu était venu le rejoindre. Celle-ci l'envoya rouler raide mort sur le dos de son compagnon qui, hurlant de douleur, le museau haché... prend le bois au galop. » (FAUCHER DE SAINT-AURICE, 1881.)

Les amis de Menier ont sans doute été avec les Indiens et Blancs de la Côte-Nord les responsables des grandes chasses à l'ours. La photothèque apologétique de la maison montre des documents ostentatoires d'animal abattu, puis triomphalement « sorti » du bois. Mais la chasse solennelle n'était pas toujours heureuse.

« Même dans leurs divertissements, les colonisateurs français de l'île, pour avoir voulu se fier exclusivement à leurs lumières, ne furent pas toujours très chanceux. Les bêtes sauvages même se montrèrent réfractaires aux méthodes trop modernes de la France.

« De son château de la Baie Gamache, le seigneur Menier organisa, un jour, une chasse à l'ours à l'affût. On voulut appliquer exclusivement pour cette chasse les règles de la vénerie française moderne. À la brunante de ce jour, le parti armé des fusils les plus dernier cri fut placé à un bon endroit, au Lac Plantin (*sic*), par des guides français accoutumés à la chasse aux sangliers dans la brousse française. Les nuits sont froides à Anticosti et les gorges se contractent vite sous les morsures de la bise. Mais défense de tousser ou d'éternuer. On toussa et on éternua quand même à qui mieux mieux. Enfin, la bête est signalée, et les piqueurs donnent le signal convenu : Taïaut !... Taïaut !... Une bruyante décharge de mousqueterie trouble le silence de l'île. On se rue sur la proie. Hélas ! Une vingtaine de balles avaient traversé un baril vide d'huile dont on s'était servi pour apporter les appâts de l'ours.

[...]

« Pendant ce temps, avec d'antiques pétoires qui se chargeaient par la gueule, des braconniers de la Côte-Nord abattaient par dizaines, de l'autre côté de l'île, les beaux ours de M. Menier... » (Damase POTVIN, 1945.)

Enfin, l'ours d'Anticosti a de tout temps semé la peur. Au XVII<sup>e</sup> siècle, un explorateur note : « l'Isle d'Anticosti où l'on tient qu'il y a des Ours blancs monstrueusement grands, et qui dévorent les hommes » (G. SAGARD, 1632), opinion qui n'était pas de nature à attirer des colons. L'ours blanc, rare à ces latitudes serait donc venu ajouter ses méfaits à ceux des ours zonaux, noirs ou bruns. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Père Crespel, lors de sa terrible randonnée, avait écrit : « la viande d'ours ne nous manqua point ». En 1887, L.-H. Taché signale la « renommée » des ours d'Anticosti. G. Martin-Zédé décrira comment, en 1898, un ours aurait eu raison du résidant McDonald, ce dernier étant dans sa propre maison. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intérieur de l'île demeurait encore inexploité ; la mention que les seuls sentiers « étaient tracés par les ours » (RECLUS, 1890) traduisait davantage une profonde répulsion des hommes à l'endroit d'un tel pays qu'un hommage à une bête qui aurait été alors si bienveillante.

Bref, une appréciation générale n'était pas alors exagérée : « l'ours est le principal personnage d'Anticosti » (*Grande Encyclopédie*, Paris, 1890). À tout croire, on aurait pu penser jusqu'à récemment : quelques pêcheurs avaient la mer, les ours avaient l'île.

*Louis-Olivier Gamache, hors-la-loi ou bon samaritain ?*

« Dans les premiers jours de septembre, 1852, je m'embarquais sur la *Doris*, afin de visiter, pour la première fois, les côtes désertes et inhospitalières de l'île d'Anticosti.

[...]

« Le vapeur à hélice allait distribuer les provisions d'huile, de lard et de farine, avant les gros temps de l'équinoxe ; il portait quelques membres du bureau de la Trinité, chargés de visiter les établissements confiés à leur surveillance. Ma mission fut d'un ordre tout différent.

[...]

« Nous n'avions plus qu'une étape à visiter dans l'île, celle de la Baie de Gamache. J'avais hâte d'y arriver, car depuis nombre d'années le nom du sieur Gamache retentissait à mes oreilles, sans que j'eusse trouvé l'occasion de voir le personnage lui-même. Il n'est pas un pilote du Saint-Laurent, pas un matelot canadien, qui ne connaisse Gamache de réputation ; de Québec à Gaspé, il n'est pas une paroisse où l'on ne répète de merveilleuses histoires sur son compte. Dans les récits populaires, il est représenté comme le bel idéal d'un forban, moitié ogre et moitié loup-garou, qui jouit de l'amitié et de la protection spéciale d'un démon familier. "On l'a vu debout sur un banc de sa chaloupe, commander au diable d'apporter un plein bonnet de bon vent ; un instant après, la chaloupe de Gamache faisait vent arrière, les voiles pleines, sur une mer unie comme une glace, tandis que, tout autour, les autres embarcations dormaient sur l'eau, sur un calme plat. Pendant un voyage qu'il fit à Rimouski, il donna un grand souper au démon, non pas à un diabolin de seconde classe, mais au bourgeois lui-même. Seul avec ses compagnons invisibles, il a massacré des équipages entiers et s'est ainsi emparé de riches cargaisons. Vivement poursuivi par un bâtiment de la compagnie des postes du Roi, il a disparu avec sa goëlette, au moment où il allait être saisi, et l'on n'a plus aperçu qu'une flamme bleuâtre dansant sur les eaux." Voilà la substance de bien des légendes que, le soir à la lumière des étoiles, les matelots débitent sur le gaillard d'avant, et qui se répètent, au coin du feu, dans les réunions du village.

« Sur ces récits merveilleux s'était élevée et avait grandi la réputation du redoutable sorcier ; aussi la plupart des voyageurs auraient-ils mieux aimé escalader la citadelle de Québec que d'approcher, pendant la nuit, de la maison de Gamache.

« Ces contes avaient été accueillis même sur les navires anglais.

[...]

« Les fables les plus merveilleuses étaient débitées par un marchand juif, de Montréal, qui, pendant deux jours, fut dans des trances continuelles, tant il craignait d'être mis à la broche et dévoré à belles dents dans l'ancre du polyphème d'Anticosti.

« À peine avons-nous mis pied à terre qu'un homme, en cheveux blancs, mais encore vert et vigoureux, s'avance vers nous et vient me saisir la main avec une énergique cordialité.

[...]

« C'était Louis-Olivier Gamache, maître du lieu. À son compte, notre hôte avait alors soixante-huit ans ; il était plein de feu et d'activité.

[...]

« La maison, consistant en un rez-de-chaussée surmonté d'un étage et d'une mansarde, était un véritable arsenal. Dans la chambre voisine de la porte d'entrée, je comptai douze

fusils, dont plusieurs étaient à deux coups. Chargés et amorcés, ils étaient suspendus aux poutres et aux cloisons, au milieu d'épées, de sabres, de piques, de baïonnettes, de pistolets.

[...]

« Tenus avec un soin et une propreté remarquables, les hangars contenaient de longues rangées de barils, de sceaux, de barriques et d'épaves de tout genre.

[...]

« Je vois bien que je serai *forcé* de me marier une troisième fois. Je pense, monsieur le curé, que si vous pouviez me trouver, à Québec, une femme qui voudrait devenir *madame Gamache*, vous me rendriez service et à elle aussi, peut-être. » (J.-B. FERLAND, 1877.)

Qui était vraiment Gamache ? Les notes biographiques disent peu. Il est né sur les rives méridionales du Moyen estuaire du Saint-Laurent, après la Conquête. Après avoir été mousse de frégate et marin de la marine royale, il devint commerçant à Rimouski. L'insuccès et sans doute autre chose d'inconnu le poussent à aller s'installer dans l'île très isolée d'Anticosti ; en effet, vers 1810, cinq personnes seulement composaient la population permanente totale, ce qui, théoriquement, donnait un habitant chaque cent kilomètres de côtes. À cette époque, les premiers phares ne sont pas encore construits et les croisières fédérales pour la surveillance du golfe ne sont pas encore commencées. Gamache vivra de l'île, terre et mer (chasse, pêche, trappe, élevage, culture et cueillette d'épaves). En 1854, on le trouvera mort. *Le Rapport des pêcheries* (Ottawa, 1900) rapporte que « Gamache s'est fait enterrer debout afin d'avoir une avance sur les autres au jour de la Résurrection ». Certains jugeront qu'il pourrait en avoir besoin.

L'abbé Ferland semble avoir été conquis par son illustre hôte, peut-être parce que ce dernier se vantait d'être bon. « Je viens te donner le dernier coup », avait déclaré Gamache, un fusil à la main, à un infortuné réfugié de la mer. Il s'agira en fait de lui « payer la traite », à partir d'un flacon d'eau-de-vie. « Si des peureux disent que Gamache tue les voyageurs, tu leur répondras qu'ils ont menti. » Dans une autre occasion, après avoir soigné un Montagnais qu'il avait d'ailleurs blessé, il lui rendra son canot et ses provisions. Ferland écrira plutôt gentiment : « dans sa personne, les dehors étaient rudes, mais le fond du cœur était bon. Il était le premier à rire des moyens qu'il avait employés pour acquérir sa terrible renommée et il se félicitait de la sécurité qu'elle lui procurait dans son poste périlleux. » L'Église semblait avoir absous le pécheur.

D'autres auteurs, comme L.-H. Taché, seront moins tendres pour Gamache « qui ignorait tout ou à peu près ce qu'est un sentiment de pitié »... et dont « l'orgueil froissé avait toujours éloigné le pardon du cœur ». Même si l'accusation ne semble pas avoir été portée, Gamache a bien pu jouer au « naufrageur », ce riverain qui trompe les hommes de bord dans le but de faire échouer leur vaisseau.

Quoi qu'il en soit, à la fin du siècle, l'on entretenait bel et bien l'histoire du héros et l'abbé V.-A. Huard écrira à son tour : « sa légendaire mémoire n'est pas près de se perdre ». Le château Menier sera construit non loin de la maison de

Louis-Olivier Gamache, et la baie Ellis, la plus importante de l'île, aura porté le nom de Gamache. Aujourd'hui, les visiteurs se rendent à l'építaphe du héros, élevée hors cimetiére.

*Les naufrages : désastres et émotions*

Des découvertes à l'ère Menier qui débute en 1896, les naufrages alimenteront la grande peur d'Anticosti. Ils ont certes été nombreux, dépassant, de 1736 au début du XX<sup>e</sup> siècle, le seuil des trois cents. Les périodes durant lesquelles les échouements ont connu leur plus forte fréquence ont été de 1846 à 1854 quand le trafic Canada-Grande-Bretagne vers Québec ou provenant de Québec était fort achalandé et, de 1868 à 1883, années des premières grandes tentatives de colonisation. Nombreux sont les auteurs, connaissant l'île ou non, qui se sont montrés prolixes sur les accidents de la navigation péri-insulaire d'Anticosti. Les désastres les plus célèbres sont ceux de la flotte de Phips en 1690, de *La Renommée* en 1736, du *Granicus* en 1828 et du *Manchester Trader* en 1903. La carcasse du *Wilcox* gît, depuis 1954, sur la grève septentrionale de l'île.

Voici un très bref compte rendu du naufrage de *La Renommée* qui occupe cent soixante-quinze pages dans le récit originel. Un dur périple de six mois a été nécessaire pour sauver six des trente-quatre passagers qui avaient réussi à toucher terre.

« *La Renommée*, en 1736, en décembre, par un froid intense, jetait trente-quatre hommes à la côte avec des provisions pour à peine quelques semaines. La nuit du sinistre avait été terrible; vingt hommes avaient été engloutis par les vagues; et des trente-quatre épargnés par la mer, six avaient gagné le rivage et les autres avaient passé la nuit à bord, accrochés dans les mâts ou les haubans, exposés à la violence du vent et des flots, et croyant à chaque instant voir le moment suprême arriver. Il faut suivre ces hommes dans leur long supplice, aux prises avec l'épuisement et la maladie; les voir se nourrir d'une once de fleur par jour, se diviser pour aller à la recherche de secours et revenir avec le découragement au cœur; puis leur tentative de traverser un bras de mer de douze lieues de largeur sur une faible embarcation, par un froid de vingt-cinq degrés; les voir se disputer pour savoir qui partirait et qui resterait; ceux qui restaient recevant le serment de ceux qui partaient et qui, avant de s'embarquer, juraient sur le salut de leur âme, de faire tout ce qui serait humainement possible pour venir les délivrer de cette prison dont le golfe était l'inexorable geôlier. Il faut enfin, pour réaliser toute l'horreur de leur situation, voir les naufragés restés dans l'île, attendant chaque jour le retour de leurs compagnons, passant par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement, et ne recevant de secours que lorsqu'ils n'avaient plus que la force de tendre leurs bras vers leurs sauveurs. » (L.-H. TACHÉ, 1887.)

Quatre-vingts ans après ce désastre, un bâtiment d'une autre marine royale vient également s'échouer sur le *reef* anticostien. Il ne s'agit plus d'un vaisseau de guerre; il est transporteur de marchandises canadiennes vers la métropole.

« Un autre drame terrible se déroula à la suite du naufrage du *Granicus*: ce bâtiment à voile, chargé de bois, s'échoua sur les récifs de l'île près de Baie-du-Renard en novembre 1828. Il n'y avait, cette année-là, aucun gardien résidant à cet endroit, M. Godien ayant résigné ses fonctions à la suite de la mort de sa femme. Le dépôt de provisions était également vide pour

la même raison. Le printemps suivant, M. Basile Giasson, capitaine d'une goélette faisant la chasse aux loups-marins retrouva ces malheureux naufragés. Arrivé à la hauteur de Baie-du-Renard, le vent lui étant contraire et sa provision d'eau épuisée, il décida d'y mouiller pour la nuit. En entrant dans le hâvre, il aperçut une chaloupe échouée non loin d'une maisonnette qui avait été construite par le gouvernement pour secourir les naufragés. Il débarqua avec ses hommes pour y jeter un coup d'œil. À peine eurent-ils ouvert la porte qu'ils virent, accrochés au plafond, six cadavres éventrés, la tête coupée ainsi que les jambes et les bras, à la jointure du coude et des genoux. Ils pénétrèrent dans la cabane qui était dans un désordre indescriptible. Dans la cheminée se trouvaient quelques charbons éteints et deux grandes chaudières suspendues à la crémaillère remplies de jambes et de bras humains. Dans une seconde pièce, trois grands coffres et un quart contenaient de la chair humaine conservée dans le sel et dans la troisième, ils y trouvèrent un homme mort couché dans un hamac. À ses côtés se trouvait un grand couteau et sur le plancher gisait une jambe dont la chair était tout rongée jusqu'à l'os et un vaisseau en fer blanc rempli de bouillon. Dans un hangar près de la maison, ils trouvèrent encore huit cadavres éventrés et les têtes de 23 malheureuses victimes. Ils creusèrent une fosse commune et y déposèrent tous ces restes humains avant de quitter cet endroit maudit.

« Qu'était-il arrivé, il n'y eut aucun survivant pour le raconter. Le journal de bord du capitaine du *Granicus* finissait le 28 avril 1829 en mentionnant que l'équipage avait beaucoup souffert durant l'hiver et le capitaine paraissait prévoir sur les derniers jours le malheur qui se produisit. Dans le cours du mois de juin de la même année, les hommes d'un équipage d'Arichat, Cap-Breton, débarquèrent non loin de là et trouvèrent deux cadavres étendus l'un à côté de l'autre sous un gros arbre. Tout près d'eux se trouvait un bout de madrier sur lequel on avait écrit avec la pointe d'un couteau les mots : "What Sadness, What Pity". Il y avait encore quelques mots que l'on ne put déchiffrer. Ils étaient sans doute morts de faim après avoir échappé au massacre. » (Ch. McCORMICK, 1979.)

La batture, le brouillard, les courants contraires, le vent, d'élémentaires instruments de navigation et de signalisation, la faible adresse de certains navigateurs, l'état possible d'ébriété de l'équipage sont des causes favorables à la production de nombreuses catastrophes. Tout cela rendait Anticosti « le digne séjour des trépassés » (L.-H. TACHÉ, 1887). Mais ces éléments n'expliquent pas la dimension totale qu'a prise dans la littérature orale ou écrite l'affaire « naufrages ».

Nous avons identifié plusieurs exagérations descriptives qui ont amplifié le phénomène. L'imagination a comme auréolé la réalité d'une plus-value. Une pénibilité subjective s'est ajoutée à la pénibilité objective. Les accidents ont eux aussi donné dans le mythe. D'abord, il semble y avoir eu des catastrophes provoquées. Nombreuses sont les mentions d'événements calculés ; de vieux bateaux en venant s'échouer à Anticosti donnaient à leurs propriétaires un moyen de les renouveler, grâce aux remboursements d'assurance. Qui risquerait un autre accident pour aller vérifier sur place des conditions déclarées lors d'un malheur précédent ?

Le nombre de voyageurs qui sont décédés à l'occasion des naufrages et surtout de ceux qui ont été ensevelis dans l'île constitue une matière très conjecturale. L'ordre de grandeur semble être de quelques centaines d'individus mais on lit avec étonnement dans Georges Martin-Zédé, au début du XX<sup>e</sup>

siècle : « Quatre mille tombes de marins ». Une telle statistique était de nature à alimenter un sentiment de grande frayeur.

Une autre cause d'exagération résidait dans le fait que beaucoup de narrateurs n'avaient pas été eux-mêmes témoins des aventures que néanmoins ils décrivaient avec force. Il est difficile de penser qu'en 1690 le reportage-vérité était déjà pratiqué surtout lorsqu'il s'agissait de faire connaître son propre désastre. C'est Louis Crespel qui aurait publié le fameux récit de sauvetage de son frère Emmanuel, et six ans après (1742). Le désastre du *Granicus* n'a été interprété qu'au printemps suivant et par un capitaine de goélette de la Côte-Nord. En outre, étant donné qu'une partie de ce qu'on savait venait de quelques résidents de l'île et que certains d'entre eux pillaient à la fois les épaves des navires et les « dépôts gouvernementaux de provisions », ces informateurs n'offraient guère de fiabilité. Qui considérerait en principe fidèle le témoignage d'un Louis-Olivier Gamache ?

Il y avait aussi une psychose des désastres maritimes. Depuis les découvertes en particulier et la navigation à voile, la mer était reconnue comme « mangeuse d'hommes ». Anticosti a vécu l'atmosphère de Terre-Neuve où « la mer l'emporte sur tout élément pour le mystère et la peur » (Jean-Claude DUPONT, 1968). Non seulement y a-t-il des désastres bien réels mais les pêcheurs saisonniers croient voir des bateaux-fantômes montés par des squelettes qui les entraînaient sur le *reef*. L'interprétation romantique s'était emparée du phénomène et avait préparé les esprits à la compassion : *Le Radeau de la Méduse* de Géricault (1819), *la Barque de Dantes* de E. Delacroix (1822), le « Oh ! combien de marins... » de Victor Hugo, *l'Annabel Lee* d'Edgar Poe (1849), des vers de Lamartine, ceux de Théophile Gauthier et « ces tombes d'inconnus qui demeurent là sans prières » (FAUCHER DE SAINT-MAURICE, 1881) ; L.-H. TACHÉ (1887) avait été fort évocateur : « dans les nuits noires, les morts doivent se lever et parcourir les grèves rafraîchissant leurs eaux aux baisers de l'orage ». Tous ces écrits et descriptions sont apparus au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le grand siècle des désastres anticostiens. Plus tard, même Marie-Victorin (1920) donnera dans un langage extrêmement symbolique : « dans les adoucis du vent et dans la vague, on croit encore ouïr des fragments de *Miserere* et *Ite missa est* de cette émouvante messe du Saint-Esprit dite dans la cabane d'épaves pour choisir ceux qui allaient partir dans l'unique barque, laissant les autres sur le rivage maudit » (référence au désastre de *La Renommée*, 1736).

De tous ces malheurs amplifiés par les dires, il reste le témoin de la langue toponymique. Plus réaliste mais non moins évocatrice, elle perpétue dans le temps la mémoire des événements maritimes malheureux avec « Brisants », « Pointe des Morts », « Pointe de la Croix », « Baie du Naufrage », « Pointe au Naufrage » et autres appellations de navires et objets échoués.

Malgré la pénibilité de la situation, Anticosti était loin d'être « le » cimetière du golfe du Saint-Laurent, encore moins celui de l'Atlantique nord.

Considérant l'intensité des relations commerciales entre la Laurentie et la Grande-Bretagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, le danger de perdre un navire autour d'Anticosti était de quelques dixièmes seulement de 1% du nombre des bâtiments naviguant dans ces parages. Par ailleurs, comparés aux accidents produits dans les sites « concurrents », comme l'île de Sable, les Îles-de-la-Madeleine, Saint-Pierre et Miquelon ou les côtes continentales du Canada, les désastres d'Anticosti arrivaient plus fréquemment.

### *D'abominables moustiques*

Si le « groupe de recherche sur les insectes piqueurs » (GRIP) de Trois-Rivières avait existé au siècle dernier, il n'aurait surtout pas manqué d'objets d'études. L'on jugeait alors les moustiques, la grande peste d'Anticosti, et les « piqués » recevaient beaucoup de sympathie. Les moustiques gênaient le plaisir des pêcheurs invités. Voici un premier témoignage, celui d'un Français de France qui vint explorer Anticosti à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Au Canada, l'île d'Anticosti a la réputation d'être particulièrement féconde en diptères suceurs de sang. On les comprend sous la désignation générale de "mouches", mais on les distingue en maringouins, en moustiques et en brûlots.

« Dans ma traversée de la forêt très humide qui existe entre l'anse aux Fraises et la baie des Anglais (dans la partie occidentale de l'île, celle où j'ai rencontré le plus de moustiques), j'ai eu le visage, le cou et les mains littéralement inondés de sang qui coulait jusque sur mes vêtements, et à mon arrivée, la peau était couverte d'une croûte noire continue formée par les caillots desséchés.

« Sur le moment, et pendant quelques heures, les morsures, même si elles sont très nombreuses, sont peu douloureuses. Ce doit être un résultat de l'alcaloïde vénéneux que le moustique, comme tant d'autres diptères, introduit dans la plaie, et dont le premier effet est sédatif. Mais la phase d'excitation ne tarde pas à suivre : elle atteint d'abord les centres nerveux, en particulier le cerveau, et produit un bizarre résultat : c'est une excitation tout à fait analogue à celle qui suit l'absorption modérée de vin de Champagne ; c'est une sensation de bonne humeur, de gaieté, avec tendance à la loquacité, et développement de l'esprit de répartie. J'ai observé ce phénomène sur moi-même, le soir du 12 juillet, après la traversée de la forêt, de l'anse aux Fraises à la baie des Anglais, et sur un magistrat canadien, M. Vallée, dans la soirée du 15 juillet, après une excursion à la baie Gamache, pendant laquelle il avait été particulièrement mordu.

« À cette surexcitation cérébrale, succède une excitation nerveuse générale qui chasse le sommeil. Puis l'alcaloïde se répand de proche en proche dans les tissus, et il se produit, dans la région mordue, une tuméfaction douloureuse qui a persisté une première fois, chez moi, pendant vingt-quatre heures (le 13 juillet), une seconde fois quarante-huit heures (les 17 et 18 juillet), à la suite d'explorations à la baie Gamache (15 juillet), et aux rivières aux Becscies et à la Loutre (16 juillet). Toutes les glandes du cou, très gonflées, ne se sont dégonflées que plus tard.

« Monsieur Vallée a même éprouvé des vomissements, comme après un empoisonnement alcaloïdien.

« Lorsque la tuméfaction générale diminue, il reste autour du point central de chaque morsure un petit mamelon induré qui devient le siège d'une vive démangeaison, et se dessine en rose sur la peau. C'est le commencement de l'élimination du venin et de la guérison. À mesure qu'elle s'accomplit, les points roses deviennent de plus en plus sombres. Enfin

l'épiderme, mortifié tout autour de la morsure, se détache par écailles, et il reste sur la peau, à l'endroit des piqûres, de petites taches livides arrondies, dont quelques-unes ont persisté chez moi plus d'un mois après le coup du suçoir du moustique.

« C'est sans résultat appréciable que j'ai expérimenté les moyens employés au Canada, soit pour empêcher la piqûre des moustiques, soit pour en atténuer les effets. » (Paul COMBES, 1896.)

Les Québécois qui ont été exposés à l'assaut des moustiques pourront juger de la valeur de la description précédente. Quoi qu'il en soit, la publication du texte dans une revue scientifique pouvait acheter la crédibilité du lecteur. Les petites « mouches » d'Anticosti devaient terrifier les Parisiens de la Belle Époque.<sup>1</sup>

Voici, d'autre part, l'opinion d'un prêtre qui accompagne l'évêque Labrecque.

« Le soir finit par arriver, et avec lui, grâce à la placidité de l'atmosphère, nous vinrent des légions de *taons à cheval* (de la cavalerie !) et de jolies mouches dont les yeux d'or aux reflets verdâtres étaient d'une grande richesse ; il vint aussi de ces moustiques avec qui M. Lagueux avait eu maille à partir quelques heures auparavant. Il manquait vraiment ce comble à notre infortune ! Les taons et les mouches, en insectes bien élevés, se contentaient de nous envelopper des méandres gracieux de leur vol ; mais les moustiques ! les moustiques de l'Anticosti ! c'est-à-dire des moustiques encore barbares qui n'ont aucune idée de loi, ni d'égards, ni de réserve quelconque. On connaît assez combien les moustiques civilisés sont encore sujets à caution. Que l'on imagine donc, si on le peut, la sauvage férocité de leurs congénères de l'Anticosti s'acharnant contre trois pauvres Canadiens en détresse sur ce rivage désolé ! La situation fut jugée assez sérieuse, pour que nous recourussions aux armes que nous possédions. M. l'abbé Lagueux et moi étions munis chacun de drogues (antimoustiquaires), préparées l'une à Paris, l'autre à Québec, et nous éprouvâmes leur efficacité, qui était minime ; nous allâmes jusqu'à nous oindre successivement de l'une et de l'autre à la fois. Cela nous procura bien quelque soulagement, et le gros des ennemis reculaient en approchant de cette couche huileuse et fortement aromatisée, dont ruisselaient notre figure et nos mains ; mais il y avait toujours des insectes plus hardis, des foudres de guerre évidemment, qui méprisaient les obstacles et nous perçaient à l'envi de leurs dards empoisonnés.

[...]

« Que l'on imagine ce que fut ce martyr en entendant Monseigneur avouer qu'il éprouva beaucoup de soulagement lorsque le sang de ses piqûres, coagulé avec les insectes écrasés, lui eut recouvert la figure d'un enduit protecteur !

[...]

« Je dois donc avouer que cette graisse à l'acide carbonique ne me paraît pas l'emporter notablement, en efficacité, sur les préparations dont nous avons fait l'épreuve à l'anse des Trois-Ruisseaux. Ces graisses et ces huiles procurent certes du soulagement ; elles tiennent même en respect le gros des assaillants. Mais il y a toujours quelques-uns de ces brigands qui ne sont pas dupes de ces parfums équivoques et qui vous écorchent bel et bien. » (V.-A. HUARD, 1897.)

Ces descriptions qui parfois confondent maringouin, moustique et mouche noire sont choisies parmi plusieurs autres. Le *Journal* de Georges Martin-Zédé

1. La littérature de langue anglaise donne dans les mêmes exagérations. Le *New Dominion Monthly* écrivait en 1870 : « Flies have done as much towards preventing the settlement of the island as anything else. »

parle des moustiques dès sa « mission » de 1895 et revient sur le sujet dans plusieurs chapitres ; il sera même question de moyens fort astucieux pour diminuer le nombre de ces « êtres abominables ». En outre, le même gouverneur dans le rapport de sa « campagne » de 1907 pense « mettre des animaux sur l'île pour donner du sang aux moustiques, nous évitant de leur fournir nous-mêmes ».

L'assaut des chroniqueurs (souvent de salon) contre des insectes piqueurs, pourtant sans danger, n'atteint pas seulement Anticosti. Louis Hémon aussi avait un semblable message à passer, d'ailleurs à une période où la maison Menier claironnait le sien dans la Grande Île. François Paradis et Maria étant aux bleuets, « d'innombrables moustiques et maringouins tourbillonnaient dans l'air brûlant de l'après-midi. À chaque instant, il fallait les écarter d'un geste ; ils décrivaient une courbe affolée et revenaient de suite, impitoyables, inconscients, uniquement anxieux de trouver un pouce carré de peau pour leurs piqûres ; à leur musique suraiguë se mêlait le bourdonnement des terribles mouches noires, et le tout emplissait le bois comme un grand cri sans fin. » (Louis HÉMON, 1923.)

Cette présentation horrible des maringouins (*culicidés*) et des mouches noires (*simulies*) ne relève malheureusement pas d'une littérature drôlatique ; elle ne saisit pas l'occasion de faire rire. D'humour, à peu près pas. Cette littérature écrite par des Européens ou par certains de leurs descendants reflète une vision du monde ; chez eux, les moustiques font penser aux ours et aux neiges de Voltaire. C'est l'une des images que l'on attend d'un pays neuf, non encore débarrassé des barbaries de toutes sortes, non encore embourgeoisé, non encore civilisé.

Le GRIP de l'Université de Trois-Rivières admet certes l'inconvénient des moustiques. Quant à la question de savoir s'ils sont plus nombreux à Anticosti qu'ailleurs, les recherches indiquent que le nombre des espèces y est plus faible que celui des régions tempérées du Québec (MAIRE et AUBIN, 1980). Malheureusement, l'on ne possède pas de données sur l'abondance même des individus par espèce. Scientifiquement, l'on n'est donc pas en mesure de répondre à la question, ni pour 1900 ni pour maintenant. Il existe tout de même un témoignage non favorable à la thèse de l'hyper-« moustiquité » de l'île. Il y a quelques années, les études approfondies du gouvernement du Québec étaient loin de faire tant d'histoires sur les moustiques d'Anticosti ; d'un côté, l'*Esquisse* (1974) écrit : « les amateurs de camping apprécieront la faible densité des moustiques ». De l'autre, c'est aux insectes attaquant les forêts que l'on accorde de l'importance : arpeuteuses, mouches à soie, tordeuses ; l'écologie et les réserves forestières passent au premier plan.

*L'aventure vaudevillesque de Forsyth*

« M. Faucher de Saint-Maurice et M<sup>gr</sup> Charles Guay, P.A., nous font connaître l'aventure vaudevillesque de la Compagnie Forsyth (vers 1873) qui fit de grandes dépenses pour arriver à un fiasco monumental; elle avait été trompée par ses agents d'Angleterre. [...]

« Voici des faits indéniables qui sont rapportés par M<sup>gr</sup> Charles Guay à qui ils ont été racontés :

« Un nommé Closter, Scandinave, représentait la dite compagnie, et demeurait à la Baie Gamache en qualité d'agent local.

« La Compagnie lui confia un jour une somme de \$6000 pour acheter l'outillage nécessaire à la colonisation de l'île.

« Il se rendit à Montréal et acheta au rabais un fonds de magasin en faillite, et ses achats furent transportés à grands frais à l'île d'Anticosti. Ils consistaient en six quarts remplis de cordes de violon; une quantité considérable de perches à pêcher, de mouches de toute espèce pour la pêche; de paquets innombrables de limes de toutes dimensions, d'un nombre incalculable de poignées de cerceuil, de plusieurs milliers de livres d'acier en barre, etc., etc., et d'un bric à brac indescriptible. M. Closter, aidé de son géologue, M. Taylor, avait fixé la métropole de l'Île à la Baie Gamache, et la capitale future avait reçu le nom poétique de Nora. Les rues et les boulevards en avaient été alignés; la nouvelle cité devait occuper plusieurs milles carrés.

« Au moment où cette mise en scène se déroulait à la grande satisfaction de ses auteurs, il y avait sur l'île, à Belle-Baie, une demi-douzaine de colons qui se mouraient de faim, et l'état-major qui se composait de MM. Closter et Taylor, devait avoir recours aux expédients d'un cuisinier français pour prendre leurs trois repas par jour. Celui-ci allait à la pêche à la truite et avait recours à d'autres moyens pour leur conserver la vie.

« Quelques terreneuviens attirés sur l'Île par les prospectus alléchants de M. Closter, furent réduits à la dernière des misères.

« Trois d'entre eux — deux pères de famille et un célibataire — réparèrent une vieille chaloupe pour se rendre à Gaspé et y chercher des vivres. Ils laissèrent Belle-Baie dans l'automne de 1873 et se noyèrent dans la traversée.

« Le gouvernement fédéral, dans l'automne suivant, envoya un croiseur à l'Île d'Anticosti pour rapatrier les débris de cette colonie naissante.

« Les officiers du croiseur trouvèrent les deux veuves des maris noyés l'automne précédent, dans la plus grande pauvreté et dans un dénuement complet. Elles furent transportées au port des Basques, sur l'Île de Terre-Neuve.

« Le même croiseur, en revenant à Québec, ramena M. Taylor avec sa famille, et le cuisinier français qui se trouvait à la Baie Gamache sans aucune ressource quelconque.

« Quant au bric à brac de M. Closter, il fut vendu à une maison de commerce de Charlottetown, Île du Prince-Édouard, dans l'automne de 1874.

« Ainsi finit la comédie, termine M<sup>gr</sup> Guay. » (D. POTVIN, 1945, à partir de GUAY, 1902.)

Trois commentaires peuvent être présentés à la suite de la situation ridicule que suggère la précédente description. Certes, de telles aventures peuvent-elles être produites par des « développeurs » fantaisistes et alors ne méritent-elles aucune excuse. Cependant, les citations ne laissent voir qu'un « côté de la médaille » ou plutôt qu'une phase, peu brillante sans doute, mais d'un ensemble qui se voulait quelque peu intégré. Car, 1872 avait connu un plan grandiose de

développement, objectif que la crise économique mondiale de même que le « lugubre hiver » (*Rapport des pêcheries*, 1873) ont bien voulu contribuer à laisser en plan. L'aventure Forsyth s'est présentée en fait comme le principal projet économique d'une décennie au cours de laquelle la population d'Anticosti a augmenté comme jamais elle l'avait fait et le fera. (Données du *Recensement*.)

Ici comme au sujet des autres mythes anticostiens, les informateurs n'ont pas de connaissances directes des événements. Analogiquement, ils n'ont pas vu l'ours mais ils ont seulement vu l'homme-qui-a-vu-l'homme-qui-a-vu-l'ours. Dans ces conditions, les qualificatifs « faits » et « indéniables » apparaissent eux-mêmes excessifs. L'auteur les aurait-il employés pour racheter l'invraisemblable de son récit ?

Enfin, le caractère alternatif français et anglais de l'île créait des moments historiques où une culture triomphante développait des arguments accablants au détriment de la culture perdante. Il faut savoir que le curé Charles Guay d'Anticosti publie en 1902 alors que le royaume appartient depuis six ans au Français Menier et que ce dernier vient d'avoir maille à partir avec des immigrants anglophones et protestants issus de Terre-Neuve. La critique des concurrents faisait bonne guerre. D'ailleurs, la grande maison de France ne se gênait pas pour écrire que le développement réel de l'île ne commencerait qu'avec elle. L'on a fait un écho attardé de cette partisanerie.

« Il est remarquable de constater que pendant tout un siècle, les Anglais ont eu la pleine possession de l'île, sans y pouvoir absolument rien faire, malgré les capitaux qu'ils avaient à leur disposition, en certaines occasions. Toutes leurs tentatives d'exploitation et de colonisation ont abouti à de lamentables fiascos... Il fallut le génie français pour arriver à mettre un peu de vie sur cette île sauvage et désertée. En trois ans (1896-1899), Monsieur Menier fit plus sur l'île que les propriétaires d'avant avaient fait dans un siècle. » (Damase POTVIN, 1945.)

Mais, grandeurs et misères des empires ! Menier tombera à son tour, après trente ans, et ses successeurs, les papeteries anglophones, feront de même, après cinquante ans. Si Anticosti est un paradis, elle ne l'est donc que temporairement et, à chacun son tour !

\*  
\*       \*  
\*

L'originalité de « ces choses bien anticostiennes » (MARIE-VICTORIN, 1920) reflète une personnalité qui, sous de nombreux traits, tranche avec celle des Laurentides fluviale et estuarienne.

Ces différences ont leurs racines dans le milieu naturel. Anticosti, située hors du Bouclier, n'offre pas à l'œil les rondeurs des Laurentides ; par ailleurs, elle n'a ni le site des vastes nappes argileuses de la plaine du Saint-Laurent ni celui de l'abondante « gravelle » des côteaux. Ce sont des roches sédimentaires qui forment la base de l'originalité de l'île : au nord, longues et hautes falaises

fermées à la pénétration des hommes ; partout, battures larges et encerclantes transformant les navires imprudents en épaves ; en outre, ce « pays calcaire » fournit des gorges profondes à mur vertical au fond desquelles évoluent des cours d'eau à faible débit et transparents, le tout permettant de bien voir les saumons dans les « fosses » ; ces rivières peu navigables sont bordées de « platières » caillouteuses pâles et sèches, site du pêcheur ; de plus, une telle structure rocheuse permet de nombreuses grottes ayant pu faciliter la disparition puis la réapparition de fantômes. S'ensuit évidemment une flore calcicole. Le vent du large, lui, bat la forêt riveraine qui devient si touffue et rabougrie que l'on « marcherait sur le sommet des arbres ». Et cette Grande Île, dont la capitale Port-Menier est à la latitude de Matagami, offre des caractères nordiques avec des moustiques, des ours, une colonisation difficile, un faciès d'isolement et une population résidante réduite.

Comparée à la culture québécoise à laquelle on la réfère ordinairement, la culture d'Anticosti affiche des traits également spéciaux. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, le principal écoumène de l'île était la mer ; elle l'est même indirectement par le saumon de l'île, un visiteur appartenant d'abord aux grandes eaux. La structure agraire n'est pas celle du rang québécois, aucun colonisateur d'Anticosti n'ayant véhiculé cette façon d'occuper le sol vierge. Au contraire, Menier a créé une planification et une architecture même uniques au pays. Aujourd'hui, comme au temps lointain des découvertes, la chasse (chevreuil) et la pêche (saumon) fournissent les principaux produits. En outre, puisque les destins politiques d'Anticosti ne l'ont pas fait profondément pénétrer dans la culture du Québec principal, l'île a développé un style propre, une différence vis-à-vis les Basses-Terres authentiques du Saint-Laurent.

Une bonne partie de la mythologie anticostienne reflète justement cette situation originale de l'île. La perception de choses éloignées, différentes de celles auxquelles on est habitué et mal sues a, petit à petit, bâti un imaginaire à la fois vraisemblable et enrichi. De plus, les événements invitaient sans cesse le Québec du fleuve à penser à Anticosti ; au XIX<sup>e</sup> siècle, les bateaux de commerce quittant Québec pour la Grande-Bretagne se préoccupaient du point le plus désastreux de la traversée : Anticosti. Durant l'ère Menier, le yacht somptueux touchait le port de Québec et le tout Québec devait désirer être invité à la pêche au saumon anticostien. Plus tard, pendant plus de trente ans, la forêt insulaire va attirer des milliers de bûcherons québécois alors que la « pitoune » produite remontera par bateau vers Cap-de-la-Madeleine. Ces diverses activités rappelaient aux riverains de l'estuaire l'existence d'une généreuse et énigmatique île située à l'une des extrémités du Québec.

Les différents mythes renvoient aux complexes sociaux qui se sont succédé à l'île. Les bases de la mythologie appartiennent donc à divers mondes. Les naufrages ont plutôt affecté la marine britannique. Le marin anthropophage était un Noir, comme suite à la découverte des cannibales en Afrique. « L'Île de

Chocolat » rappelait la famille française Menier. Les *squatters* venaient surtout de Terre-Neuve. Malgré la dominance de tous les éléments étrangers, la culture québécoise était quand même bien présente par l'ami du diable, Louis-Olivier Gamache, par les prouesses continuelles du braconnage et par le héros de Trois-Rivières Maurice L.-Duplessis refusant de vendre l'île à des Allemands militaristes (la coïncidence avec les intérêts anticostiens des papeteries de la Mauricie n'étant pas mentionnée!). Enfin, la mythologie anticostienne a créé des martyrs ou des héros; parfois les mêmes personnages ont joué chacun de ces rôles, suivant le type d'interpréteur ou suivant les successions chronologiques. Le thème le plus fécond se rapporte à l'ère Menier (1896-1926); il nourrit des dizaines de situations donnant prise à des interprétations grandioses: expéditions de pêche dans les « barques de Cléopâtre », craintes britanniques de réarmement français, chasses cérémoniales à l'ours, luttes (surtout verbales) contre les moustiques, appréciations ridiculisantes des peuplements antérieurs (Forsyth), affaire des *squatters* de Fox Bay qui ont joué au martyr (1896-1900), réceptions incomparables au château de Port-Menier, règlements originaux de la vie dans l'île... Par ses mérites propres et son faciès glorifiant, l'aventure française Menier, elle aussi, alimente la mythologie anticostienne.

Louis-Edmond HAMELIN

*Université du Québec à Trois-Rivières.*

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

(Anonyme), *The Settler and Sportsman*, London, Morris, 1885, 40p. et carte. (Au nom de: The Governor and Company of the Island of Anticosti.)

ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (un mètre de documents).

1. G. MARTIN-ZÉDÉ, *Journal de l'Île d'Anticosti*, Manuscrit quotidien de 1902 à 1928 incl. Illustré de photographies. (Un cahier par an; deux cahiers de 1909 à 1914 incl.)
2. ANTICOSTI, *Livre de pêche*, H.M., 1896-1928. (Nom des pêcheurs, dates, prises, photos non identifiées spécifiquement.)

C. BAILLARGÉ, *Anticosti en 1900*, Québec, 1900, 12p.

CANADA, *Documents de la Session (1853-1910)*, Ottawa. (Environ 50 cm de documents sur les pêcheries du Golfe.)

P. COMBES, « Les Moustiques de l'île d'Anticosti », *Revue scientifique* (Paris), IV, 6, 1896: 751-753.

E. CRESPEL, *Voyages... dans le Canada*, Québec, Côté, 1884, 175p. (Première édition, Francfort, 1742. Réimpression, Montréal, 1968.)

- J. DESPÊCHER, *Notice sur l'île d'Anticosti*, Paris, 1895, 23p.
- N. DUMAY, *L'embarquement pour Anticosti*, Montréal, Tisseyre, 1976, 234p.
- J.-C. DUPONT, *Contribution à l'ethnographie de Terre-Neuve*, Québec, CEN, Université Laval, 1958, 165p.
- N.-H.-E. FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *Promenades dans le Golfe Saint-Laurent... Anticosti*, Québec, Darveau, 1881. (Anticosti : 49-145.)
- J.-B. FERLAND, *Opuscules. Louis-Olivier Gamache et le Labrador*, Montréal, Beauchemin, 1912, 121p. (Voyage en 1852. Première édition, 1877.)
- Charles GUAY, *Lettre sur l'île d'Anticosti...*, Montréal, Beauchemin, 1902, 315p.
- L.-E. HAMELIN et B. DUMONT, « Anticosti : l'aspect régional du peuplement », *Cahiers de géographie de Québec*, 60, 1979 : 435-450.
- V.-A. HUARD, *Labrador et Anticosti...*, Montréal, Leméac, 1972, 505p. (1<sup>re</sup> éd. 1897; Anticosti : 193-250.)
- L. HÉMON, *Maria Chapdelaine*, Montréal, 1980, 206p. (Réédition de 1923.)
- J.C.K. LAFLAMME, « Anticosti, la légende de ses forêts rabougries », *La Vérité*, 1901.
- D. MACKAY, *Anticosti*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1979, 160p.
- Fr. MARIE-VICTORIN, *Croquis laurentiens*, Montréal, Côté, 1946, 164p. (1<sup>re</sup> édition, 1920; Anticosti : 123-146.)
- G. MARTIN-ZÉDÉ, *L'Île ignorée. Journal de l'île d'Anticosti, 1895-1926*, Paris, 1938, 520p. (dact.) (Projet de publication par Coméditex, Québec.)
- C. McCORMICK, *Anticosti*, Chicoutimi, JCL, 1979, 231p.
- A. MAIRE et A. AUBIN, *Les moustiques du Québec (Diptera : culicidae). Essai de synthèse écologique*, Mémoire de la Société entomologique du Québec, 6, 1980, 107p.
- Jules NADEAU, « Anticosti des légendes. De Jacques Cartier à Adolf Hitler », *Le Maclean*, novembre 1954, 7p.
- New York Herald*, New York, 6 juillet 1896, p. 2, (article de Klein).
- D. POTVIN, *Le Saint-Laurent et ses îles*, Québec, Garneau, 1945, 425p. (Anticosti : 321-363.)
- QUÉBEC, *Esquisse du schéma d'aménagement de l'île d'Anticosti*, Québec, Ministère des terres et forêts, 1974, 270p. (Grand format ; les documents de base comportent quelques milliers de pages.)
- QUÉBEC, Ministère des terres et forêts, *L'île d'Anticosti (bibliographie)*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1979, 43p., 7p. et 14p. (En collaboration ; près de 500 titres.)
- A.R. ROCHE, *Notes on the Resources and Capabilities of the Island of Anticosti*, Transactions, Lit., Hist. Q., IV, 1843-1856 : 175-227. (Texte d'une conférence, 4 octobre 1853.)
- G. SAGARD, *Le Grand voyage au pays des Hurons*, Paris, Moreau, 1632. Réédité par M. Trudel, Montréal, HMH, 1976, 268p.
- L.R. SCHEULT, « Anticosti Island », *Canadian Geographical Journal* (Ottawa), V, 2, 1932 : 67-80.
- Jos. SCHMITT, *Monographie de l'île d'Anticosti*, Paris, Hermann, 1904, 370p. (Ouvrage qui a connu plusieurs éditions ; la bibliographie comprend environ 500 titres ; carte.)
- L.-H. TACHÉ, « Anticosti ou l'Île de l'Assomption », *Nouvelles soirées canadiennes*, 6, 1887 : 6-22, 99-108 et 337-344.
- E.E. WILSON, « Anticosti Island, Nugget of the North », *National Geographic Magazine*, 81, 1942 : 120-140.